

## **Colloque inter-académique** (Toulouse, Montauban, Montpellier, Nîmes)

« Les auteurs d'Occitanie en leur terre »

**Académie des Jeux Floraux, Toulouse, 18 mai 2019**

La nouvelle région Occitanie rassemble deux entités régionales anciennes (Midi-Pyrénées, Languedoc-Roussillon) qui, quoique voisines, avaient deux existences très distinctes, notamment par leurs axes de développement économique. Le regroupement régional de 2016 a permis de trouver en ces deux régions, désormais réunies, des forces et des synergies qu'il s'agit de conjuguer.

Si un avenir partagé peut fédérer une collectivité construite d'éléments divers, celle-ci peut trouver aussi une légitimité dans des racines communes, un héritage en somme sur lequel le futur peut faire fond. Dans ce legs, la littérature – la poésie en particulier –, la langue – occitane, ici – jouent une part immense. L'Occitanie est riche d'auteurs qui ont donné à cette région – et à la France aussi – un patrimoine littéraire dont on peut se saisir pour y trouver peut-être une identité propre, régionale. Dans l'interaction du lieu et de l'écriture, l'Occitanie d'hier – et d'aujourd'hui – pourrait bien se dessiner.

Le 18 mai au matin, en la salle Clémence Isaure de l'Hôtel d'Assézat, où siègent les différentes académies toulousaines, environ 80 personnes se sont retrouvées pour participer au colloque organisé par l'Académie des Jeux floraux en collaboration avec les académies de Montauban, de Montpellier et de Nîmes.

Treize Montalbanais étaient présents, dont les trois orateurs – dont les interventions furent fort appréciées – notre vice-présidente et notre président. Était également présente, invitée par notre Académie, Mme Sylvette Devienne-Gamarra, fille de Pierre Gamarra.

En conclusion d'un colloque parfaitement réussi, M. Philippe Dazet-Brun, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux Floraux, indiquait que les Actes de ce colloque seraient publiés. Gaudeamus !



Sont présentés ci-dessous, les résumés des trois interventions montalbanaises.

### **Antonin Perbosc (1861-1944) et ses *campèstres*, par Jordi Passerat, mainteneur de l'Académie des Jeux floraux et membre titulaire de l'Académie de Montauban**

Sous le titre de *Libre del Campèstre*, Antonin Perbosc souhaitait regrouper ses premiers textes poétiques dispersés dans de nombreuses revues. A travers cette notion qui lui est propre, il décrit son rapport si particulier à la terre et aux champs. Il évoque d'abord son terroir du Quercy, *lo país dels casses*, en reprenant à son compte le jeu de mots bien connu sur le nom du Quercy, « pays des chênes ». On trouve ainsi une série de poèmes, écrits entre 1891 et 1905, où il parle de ses ancêtres paysans de la vallée de la Lupte, qui ont trimé en travaillant rudement le sol pour faire vivre leur famille dans son pays natal de Labarthe, entre Molières et Castelnau-Montratier. Les sonnets de l'*Arada*, publiés en 1906, furent les seuls à être édités après avoir été récompensés aux Jeux Floraux.

Son métier d'instituteur l'amènera à se déplacer d'un bout à l'autre du département de Tarn-et-Garonne, avec un long séjour dans la région de Laguèpie (Arnac, Lacapelle-Livron). Quand il se retrouvera de l'autre côté de la Garonne, en terre gasconne, il vivra un écartèlement entre sa langue d'écriture (il n'a écrit qu'en languedocien) et le gascon lomagnol des enfants de l'école de Comberouger qui lui apportent un vrai trésor de sagesse populaire qu'il amassera avec enthousiasme (contes, proverbes, chansons, prières). L'essentiel de son œuvre a été mis en forme au tournant des années 1900 durant son séjour dans la maison de l'instituteur des rives du Lambon de 1893 à 1908. Ces pièces sont restées inédites (ou tout au moins peu diffusées car elles avaient paru dans des revues) avant que ne soit réalisée une édition du *Libre del Campèstre*, due à l'initiative de l'Institut d'Etudes Occitanes en 1970. L'analyse de la longue pièce intitulée *En engrunant lo milh* (en strophes monorimes masculines de trois vers de six pieds), datée de 1896, montre sa créativité verbale digne du *trobar clus* de Marcabru, grâce aux jeux de mots mélangeant allègrement les termes gascons au vocabulaire quercynol ! Il était en train d'inventer la notion d'Occitanie surgie de son cerveau de penseur engagé dans le combat pour défendre la patrie occitane et sauver la langue en lui redonnant sa dignité.

Un troisième lieu, situé à la frontière de la ville où il fit ses études, en direction de Moissac et de son pays natal, dans le quartier des Albarèdes à Montauban, l'amènera à s'intéresser au bout de campagne qu'il arpentait du côté de la route de Bordeaux, à l'horizon de sa modeste demeure, appelée « villa Hispalia ». Devenu bibliothécaire de la ville de Montauban en 1912, jusqu'à sa retraite en 1932, il méditera longuement sur la nature (les fleurs, les oiseaux, les sources) en regardant le soleil se coucher, tout en publiant ses principaux ouvrages qui reprennent toute la matière engrangée au cours de sa longue vie studieuse. Il s'éteindra paisiblement le 6 août 1944 en se laissant bercer par ce joli rêve de poète : *e clucarai los uèlhs als potets del solelh*, « je fermerai mes yeux sous les baisers du soleil ! »

### **Joseph Delteil : l'empreinte des lieux, par Geneviève André-Acquier, membre titulaire et ancienne présidente de l'Académie de Montauban**

Dira-t-on jamais assez l'empreinte des lieux dans l'esprit des hommes et particulièrement des écrivains ?

Au moment où, sur ses terres, Delteil rédige ce texte savoureux qu'est *La Deltheillerie* (1968), où il revient entre autres sujets sur son passé, il reconnaît avoir goûté – jusqu'à la lie – ces années de fureur de vivre, de fureur d'écrire qu'il connut à Paris après les années sombres de la première guerre. 20 – 30 : Paris est alors un véritable bouillon de culture. La contestation des Anciens y fait rage. Tout est à

repenser, à reconstruire, dont l'art et la littérature. Le chantier est ouvert. Delteil, tout juste arrivé de sa province, y a pris sa part avec ferveur et surtout y a trouvé une voix, la sienne.

Quels que soient les malentendus qui ont présidé à sa célébrité parisienne, on doit reconnaître le caractère déterminant de ce moment dans l'œuvre de l'écrivain. Mais la qualité d'une œuvre se mesure à l'ensemble de son cheminement.

Lorsqu'au début des années 30, Delteil retourne définitivement sur ses terres, dans cet environnement qui, en réalité, a nourri profondément son langage et sa pensée, son œuvre, dès lors moins prolifique sans doute, s'est approfondie et, peut-on dire, accomplie, dans une langue où se marient en lui la rigueur du français et la vigueur de l'occitan. Las ! dès lors oublié de l'histoire littéraire nationale. Mystérieuse empreinte des lieux... qui donnent le rythme, le ton, la mélodie et qui renvoient à cette vraie patrie de l'écrivain, son langage.



**Pierre Gamarra, Toulousain de naissance, Occitan à jamais, par Claude Sicard, membre titulaire et ancien président de l'Académie de Montauban, maître ès Jeux de l'Académie des Jeux floraux**

Hormis quelques escapades vers le sud du département ou les Pyrénées, les trente premières années de Pierre Gamarra se passent tout entières à Toulouse. Après sa naissance, le 10 juillet 1919, au 4 boulevard Matabiau, ses parents déménagent 15 Place Saint Georges, puis, alors qu'il a onze ans, à deux pas, 6 Rue Castellane. C'est là, dans ce quartier qui se situe entre Garonne et Canal du Midi, avec au centre l'église St Jérôme, que s'affirme sa personnalité, curieuse de tout, perméable aux moindres émotions, qu'il s'agisse de l'école où il se révèle excellent élève (il sera reçu premier à l'Ecole Normale d'Instituteurs en 1936), ou du spectacle de la rue et des jardins publics, foisonnants de sensations - couleurs, senteurs, bruits, jeux de lumière qui l'ensemencent à jamais, pour ne rien dire des saveurs qui, dans son foyer modeste, s'attachent au moindre des repas préparés par sa mère. Tous sens en éveil, le jeune Gamarra a pris, dans l'allégresse, possession du monde !

D'autant que son imagination aime se donner carrière devant les péniches du canal ou les eaux

changeantes de la Garonne, ce “*Fleuve palimpseste*” qu’il évoquera dans le roman éponyme publié en 1984 et qui lui vaudra le Grand Prix de la Société des Gens de Lettres ! Mais il est aussi naturellement réceptif aux événements qui bouleversent la vie de la cité, comme, le 18 juin 1934, une manifestation antifasciste au cours de laquelle les grilles du square Saint Georges sont descellées pour servir de barricades et qui se solde par un mort et plusieurs blessés... Il saura restituer l’atmosphère angoissée qui pèse sur la région pendant “la montée des périls”, avec le souvenir de l’hécatombe de 14-18, jusqu’à Munich et à la déclaration de la seconde guerre mondiale, pour ne rien dire de la guerre d’Espagne et de l’accueil des réfugiés, par exemple à Collioure où meurt Antonio Machado...



En 1944, il fonde un journal clandestin de la Résistance, *Vaincre*, puis, ayant sollicité un congé de l’enseignement, il s’engage résolument dans le journalisme. De janvier 45 à juillet 49 il est rédacteur puis rédacteur en chef du *Patriote du Sud-Ouest*, tout en collaborant pendant la même période à *Radio-Toulouse-Pyrénées* où ses chroniques hebdomadaires incitent à la découverte de poètes et de romanciers français et étrangers. De plus, il compose des pièces radiophoniques dont, en 1947, un montage en 7 tableaux à l’occasion du 4ème centenaire de Cervantès, où Daniel Sorano tient le rôle titre et, la même année, un drame historique en 3 actes, *Montmorency*... A l’été 1949, il cède pourtant à la demande de Louis Aragon et de Jean Cassou, qui souhaite être remplacé dans le comité éditorial de la revue *Europe*. Commence ainsi, en région parisienne où il s’installe, une fidélité exemplaire de 60 ans au cours desquels Gamarra, rédacteur en chef puis directeur de cette revue, publiera un millier d’articles...

Mais cette fidélité intellectuelle ne saurait en aucun cas se substituer à l’attachement viscéral qui lie à jamais Pierre Gamarra à sa terre occitane vers laquelle il revient fréquemment, ayant acheté pour y passer tous les étés et tous ses loisirs, une maison à Bessens, village tarn-et-garonnais où ses cendres reposent depuis 2009.

“*On peut errer, on peut aimer les roses,  
les lis, les lotus au cœur d’Ispahan,  
on garde à jamais au creux de son flanc  
le tendre couteau des premières causes*”, écrit-il dans *Romances de Garonne* (1990) .

Et il avait affirmé dans *Oc* (1984) :

“ *Avec un couteau bleu, j’inscris  
sur les chemins de l’air, les mots de ce pays.*”

A l’admirable “tendre couteau des premières causes”, celles qui ont forgé sa personnalité, répond “le couteau bleu” du peintre, artisan-créateur, passionnément désireux d’affirmer la pérennité des richesses dont il est comblé ! La liste est fort longue des romans de Gamarra qui restituent avec fidélité les décors précis de son terroir, urbain et campagnard, avec la guirlande de leurs toponymes... De plus, il voue un véritable culte à l’histoire de son pays, depuis son peuplement jusqu’à l’édification des cathédrales, sans oublier les “cramats” de Montségur, les révoltes paysannes, l’Inquisition et le martyr de Calas, les répercussions des guerres et des insurrections, des événements de 1870 aux bombardements de 1944...

Par l’écriture, Pierre Gamarra vit en empathie avec cette terre qu’il n’a, en dépit des apparences, jamais quittée. Il en a appris, comme Camus l’exprime si bien à la fin de *La Peste*, que le mal guette dans l’ombre les cités qui se croient heureuses, mais qu’il ne s’agit pas pour autant d’abdiquer devant l’absurde. L’homme se doit d’échapper aux forces délétères et de retrouver, en pleine liberté, sa confiance et son innocence.